

CYNTHIA KAFKA

LE MEILLEUR

RÔLE DE MA VIE

OU COMMENT
J'AI PASSÉ

NOËL
À HOLLYWOOD



CYNTHIA KAFKA

LE MEILLEUR RÔLE DE MA VIE (OU COMMENT J'AI PASSÉ NOËL À HOLLYWOOD)

À 24 ans, Ellie Lobster rêve de cinéma, de paillettes, de tapis rouge... et surtout de quitter son village de quarante habitants. Alors, quand on lui propose de se faire passer pour une célèbre actrice hollywoodienne pendant que celle-ci profite de vacances incognito à l'autre bout du monde, Ellie saute sur l'occasion. La demande est atypique, mais c'est presque un rôle de composition, non ? Et pour trente mille dollars, elle aurait accepté bien pire ! D'autant plus que cela lui permettra d'échapper à un nouveau Noël en famille... Mais une fois à Los Angeles, Ellie se retrouve embarquée malgré elle dans un road trip incongru aux côtés d'un beau gosse, ancien acteur de série, de sa petite sœur de six ans et de son excentrique grand-mère adepte de tirage de tarot... Et si, entre magie de Noël, gaffes et quiproquos, Ellie interprétait enfin le meilleur rôle de sa vie ?

Née en 1979 dans l'Oise, **Cynthia Kafka** est une ancienne professeure des écoles. Blogueuse, rédactrice puis autrice, elle diffuse ses premiers romans en autoédition. Elle est l'autrice de quatre romans, dont *Pour qu'elle revienne*, paru aux éditions Charleston en 2024 et *Le Sourire aux livres*, lauréat du Prix Charleston Poche 2024.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-266-9



8,50 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

LE MEILLEUR RÔLE
DE MA VIE
(OU COMMENT j'Ai passé
Noël à Hollywood)

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Pour qu'elle revienne, 2024

Le Sourire aux livres, 2023

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-266-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Cynthia Kafka

LE MEILLEUR RÔLE
DE MA VIE
(OU COMMENT j'ai passé
Noël à Hollywood)

Roman



Carnet de castings d'Ellie Lobster

Liste des castings de décembre :

2 décembre

Rôle d'une femme flic pour une série.

Recalée.

Motif : le casting était truqué. L'agent avait déjà choisi d'engager la petite amie du fils de sa femme de ménage.

Marge de progression : devenir la petite amie du fils d'une femme de ménage d'agent de casting.

4 décembre

Rôle de Polly, créature sexy.

Partie avant l'heure de mon passage.

Motif : j'ai compris (au bout de deux heures !) que ce n'était pas un film de SF (pour « science-fiction »), mais un film SM (pour « sado-maso »). J'aurais dû me douter que les bruits entendus depuis le couloir ne provenaient pas d'une soucoupe volante.

Marge de progression : lire les annonces jusqu'au bout, notes en italique incluses.

6 décembre

Rôle d'une courgette géante au rayon fruits et légumes d'un vieux supermarché de banlieue.

Réussi.

Édit : j'ai été congédiée au bout de deux heures parce que le déguisement s'est décousu au niveau des fesses et que ça faisait « mauvais genre devant la clientèle ». Note pour moi-même : il fait froid, au rayon fruits et légumes, quand on a la rondelle de courgette décousue.

9 décembre

Rôle d'une morte lors d'une autopsie pour un film.

Recalée.

Motif : mes pieds étaient trop petits (???)

Marge de progression : grandir des pieds ?

13 décembre

Rôle d'une héroïne belle et drôle pour une comédie romantique à la Bridget Jones.

Recalée.

Motif : prise dans une envolée lyrique, j'ai shooté dans une caméra qui est tombée sur le directeur de casting.

Marge de progression : envoyer une carte au directeur de casting pour prendre des nouvelles de sa commotion cérébrale ?

15 décembre

Rôle de Kelly, film dramatique.

J'ai un ENTRETIEN !!!!!!!!!!!!!!!

Rendez-vous

Un immense sapin de Noël argenté trône au milieu du hall d'accueil. Par habitude, je détourne le regard avant d'être attirée comme un aimant par ses ornements. Il ne s'agit pas d'un sapin ordinaire, de ceux qui me font horreur. Sur chaque boule scintillante est gravé le nom d'un acteur ou d'une actrice à qui je rêve de donner la réplique. Et ils ont tous un point commun : celui d'être représenté par Priotto's Talents, l'agence dans laquelle je me trouve en ce moment même. Est-ce que mon patronyme figurera lui aussi sur une décoration de Noël l'an prochain ? J'ai envie d'y croire. Ce matin encore, je courais d'un casting à l'autre, cumulant les échecs comme d'autres collectionnent les timbres, mais mes efforts sont sur le point d'être récompensés : j'ai été conviée à un entretien avec M. Ernest Priotto en personne. Le big

boss veut me rencontrer ! Je suis excitée comme une puce au Mondial de la moquette.

— Ellie Lobster ? m'interroge une assistante.

Je me lève tel un scout sur le point de recevoir une médaille, ou plutôt telle une comédienne qui va soulever son premier César.

— Présente !

Les gens autour de moi se retournent. Qu'ils impriment mon visage, bientôt, on le verra partout ! La célébrité est au bout du couloir !

Le téléphone collé à l'oreille, Ernest Priotto m'invite à m'asseoir tout en poursuivant sa conversation. Par politesse, je me focalise sur la décoration pour feindre de ne pas écouter l'échange. Le bureau, minimaliste, respire le sobre et le chic. Sur les murs, des cadres dévoilent des photos de l'agent en compagnie de célébrités. Les seules touches de couleur proviennent d'une étagère où une sculpture hideuse et sûrement très chère côtoie une boule à neige kitsch enfermant la tour Eiffel, et un véritable Oscar. Ce mélange détonne par rapport au reste de la pièce, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder, l'agent a déjà raccroché.

— Mademoiselle Lobster, je suis ravi de vous recevoir.

— Et moi d'être ici.

— Je parcourais justement votre CV. Il est... intéressant.

Il est en réalité désespérément vierge de toute expérience cinématographique qui vaille la peine d'être mentionnée, mais je souris. Intéressant, ça me convient.

— Vous êtes célibataire, sans enfants, vous avez vingt-trois ans...

— Bientôt vingt-quatre.

Il fixe l'écran de son ordinateur.

— Ah oui, vous êtes née le 25 décembre. Bien. Si vous deviez vous décrire, que diriez-vous ?

Je tourne ma langue dans ma bouche avant de parler. J'ai tendance à être trop spontanée. Rien ne sert de lui dire que je vis dans la ferme de mes parents avec toute ma famille, qu'on ne roule pas sur l'or et qu'il me faut absolument un rôle pour ne pas finir à l'usine où travaille l'oncle Maurice.

— Eh bien... Je suis quelqu'un de sociable, d'assidu, de déterminé. Je ne compte pas mes heures et j'apprends vite.

Je me félicite mentalement. *Concise. Efficace.*

— Il est inscrit que vous êtes totalement bilingue, est-ce vrai ?

— Aussi vrai que je suis une Plouc.

— Pardon ?

Je remballe mon autocongratulation.

— Ah oui, ha ha... Je parle anglais couramment, mes professeurs ont d'ailleurs toujours salué mon don pour les langues.

— Et Plouc, c'est quoi ?

— C'est mon nom, le vrai... Lobster est mon nom de scène.

Pour être franche, c'est certainement à cause de mon nom de famille que j'ai eu envie de devenir actrice ; pour pouvoir être quelqu'un d'autre. S'appeler Plouc quand on vit dans un patelin paumé au milieu des vaches, des tracteurs et des cochons, ce n'est pas facile tous les jours, même si ça forge le caractère.

— Mmmmm, je vois, grimace l'agent.

— Ceci dit, le nom du personnage que j'incarnerai n'est pas très facile à porter non plus, dis-je pour détendre l'atmosphère. Kelly Diossi, c'est plutôt original, non ?

Priotto hausse les sourcils.

— Je crains qu'il n'y ait méprise. Mon assistante ne vous a pas prévenue ? Le rôle est déjà pourvu.

Une chape de plomb me tombe sur les épaules.

— Mais dans ce cas... pourquoi suis-je ici ?

— Jouons cartes sur table, dit-il en lissant sa fine moustache. Dès que je vous ai vue, j'ai su que vous possédiez le physique et le talent pour un service que je rends à une amie.

— Oh...

Je fixe la boule à neige pour éviter de fondre en larmes. C'était trop beau pour être vrai. À défaut d'un rôle, je vais finir costumée en épi de maïs dans le restaurant bobo-chic du fils d'une des meilleures copines de Priotto, à slalomer pour esquiver les mains aux fesses de vieux bourgeois décadents.

— Certes, il n'y a pas de film, annonce-t-il, mais c'est une réelle opportunité que je vous propose, et vous êtes la candidate idéale. Laissez-moi vous expliquer.

— D'accord, dis-je en reniflant.

— Tout d'abord, je dois vous informer qu'il s'agit d'un rôle plaisant et sans difficulté, mais qui nécessite la plus grande discrétion, ainsi que la signature d'une clause de confidentialité. Le cachet est de trente mille dollars nets.

Trente mille dollars ? Il a dit trente mille dollars ? Mes larmes se tarissent instantanément. Pour une telle somme, je me sens prête à jouer les funambules

entre le Sacré-Cœur et le Trocadéro déguisée en papillon de lumière. Les paroles de Marilyn Monroe, mon idole, tournent dans ma tête. « Je ne veux pas être riche. Je veux être merveilleuse. » Mais Marilyn n'était pas une Plouc.

— Ensuite, continue Priotto, une fois de retour à Paris, je vous prendrai sous mon aile. Sachez qu'aucun producteur ne peut refuser mes petits protégés sur son plateau.

Si je peux être riche et merveilleuse... Des picotements agitent ma nuque. Néanmoins, une alerte silencieuse résonne dans mon cerveau.

— En quoi consiste ce rôle ? Est-ce dangereux ? Illégal ? Dois-je me dénuder, me ridiculiser, tester des produits qui pourraient me défigurer ?

Priotto rit comme si je venais de clore un one-woman-show désopilant.

— Pas du tout. La mission consiste à jouer la doublure d'une actrice américaine, à son domicile. Pour ne pas éveiller les soupçons, vous signeriez un double contrat : celui de sosie pour nous, l'officieux, et celui de fille au pair, si on venait à vous démasquer.

Je manque de m'étrangler.

— Fille au pair ? Avec beaucoup d'enfants ?

Finalement, j'aurais préféré le truc du funambule. En classe de troisième, j'ai effectué un stage en maternelle dans la classe de ma sœur Nelly et en suis repartie avec un souvenir impérissable, et pour cause. Une armée indestructible de lentes et de poux avait utilisé ma tignasse comme cheval de Troie pour s'enfuir de l'école. Mon style capillaire est passé de Raiponce à Jeanne d'Arc en quelques coups de ciseaux, ce qui n'a pas aidé à me rendre

populaire. La Plouc à poux, tel a été mon surnom pendant toute la fin du collège.

Je m'exhorte à ne pas me gratter la tête, mais ça me démange.

— Aucun enfant, me rassure Priotto. Seulement Christian, un adorable cavalier king-charles. Calme, affectueux, câlin, joueur... Assez gourmand, mais très discret. Vous le remarquerez à peine.

Je lâche un soupir de soulagement. Un chien, c'est dans mes cordes.

— Et le contrat principal ?

— Lindsay Hamilton, mon amie, souhaite rejoindre en secret son mari Edward, actuellement en tournage au Japon. Il est producteur. Elle a besoin de quelqu'un chez elle qui lui ressemble pour tromper les paparazzis et leur faire croire qu'elle attend sagement le retour de son époux.

— Pourquoi a-t-elle besoin de duper les journalistes ?

— Pour qu'ils ne la suivent pas à Tokyo.

— Ah, OK. Et je lui ressemble ?

— De façon assez bluffante, oui. Vous avez la même carrure, le nez fin, les yeux en amande, et un petit quelque chose qui feront illusion si vous ne vous retrouvez pas à quelques mètres d'un appareil photo.

Je tente d'assimiler toutes ces informations, mais mon cœur bat trop vite pour oxygéner mon cerveau.

— Quand vous parlez des États-Unis, c'est où exactement ?

— Entre le Canada et le Mexique...

J'éclate de rire. Je le pensais coincé, mais il a de l'humour. Il me fixe droit dans les yeux. Oups. Il ne blaguait pas.

— Et... où se situe la maison ?

— À Los Angeles, sur les hauteurs de Hollywood.

— Je serai payée trente mille dollars pour me faire passer pour une autre et vivre à Hollywood ?

— C'est cela. Cependant, quelques conditions sont requises. Un relooking, un bon autobronzant, une nouvelle coupe de cheveux, des lentilles de contact, et des conseils en maquillage. Sur place, vous aurez pour contact Veronica Doe, qui travaille avec moi et qui vous remettra les consignes à suivre. Rien de compliqué, il faudra seulement vous montrer irréprochable et passer le plus clair de votre temps à la maison, dans la peau de Lindsay. Vous y voyez une objection ?

Honnêtement, je vois surtout trente mille dollars. L'excitation bout dans mes veines.

— Aucune. Quelles sont les dates ?

— Vous devez être libre au plus tard après-demain, le 18 décembre, et jusqu'au 2 janvier.

Prise au dépourvu, je réplique :

— Euh... Pendant les fêtes de fin d'année ?

— Tout à fait. Cela pose un problème ?

— Eh bien... j'ai déjà quelque chose de prévu, mais...

Effectivement, le problème est de taille. M'en aller à cette période risque d'être perçu comme un crime de lèse-majesté par mes parents et par tout le village. Si j'ai une aversion pour Noël, les Plouc ainsi que les habitants de Petit-Bois, quant à eux, l'aiment comme les Anglais aiment le thé. Avec ferveur, sans concession, et surtout, tous ensemble.

Je m'apprête à lui expliquer mon cas de conscience, lorsque son téléphone sonne. Main sur le combiné, il me lance :

— Mademoiselle Lobster, je dois impérativement répondre. Je vous propose d'y réfléchir jusqu'à demain, 10 heures. Sinon, il me faudra embaucher quelqu'un d'autre. À votre place, je ne laisserais pas filer cette aubaine.

2

La grande illusion

Devant la gare de Petit-Bois, j'enfile mon bonnet et mes gants à la hâte. Il n'y a qu'une heure de train entre Paris et ici, mais le thermomètre affiche trois degrés de moins que dans la capitale. Je repère ma sœur Marie-Lou, qui chantonne derrière le volant de sa vieille Micra. Les paroles entêtantes de « All I Want for Christmas Is You » résonnent en dehors de l'habitacle. Je glisse sur une plaque de verglas, me retiens à la portière et m'installe côté passager. D'une pression sur le bouton du volume, je coupe la chique à Mariah Carey.

Que personne ne me parle de Noël le temps que je réfléchisse à la situation.

— Grande nouvelle ! annonce Marie-Lou, euphorique. Les gars ont installé le sapin dans la grange des Billaud. Je l'ai vu, il est IN-CROY-ABLE ! Je ne voudrais pas mettre la peau de l'ours dans le traîneau

avant d'avoir tué les rennes, mais ce Noël va être le plus beau de tous.

Aussitôt, la culpabilité me tord le ventre. Si j'accepte la proposition de Priotto, ma vie va radicalement changer, mais tout le village va me détester. Soit je refuse de suivre mes rêves, soit je plante un poignard dans le dos de ma famille. Cruel dilemme.

Comme trop souvent, les larmes me montent aux yeux.

— Hey, mon robinet, dit Marie-Lou en voyant ma mine triste, quelqu'un t'a volé ton nez ?

Je lui décoche un regard noir. Quand j'avais cinq ans, j'ai gagné le surnom de « robinet » après ma première crise de larmes, survenue parce que mon frère Mickaël avait fait semblant d'attraper mon nez entre ses doigts. Depuis, c'est devenu un sujet de moquerie récurrent, et il semblerait que ce surplus d'émotions ait détraqué mes glandes lacrymales.

— Le casting s'est mal passé ? insiste Marie-Lou.

— Eh bien...

Mon téléphone émet un bip, m'évitant de lui révéler mes tiraillements.

— C'est un message de Gilles, il m'invite à dîner chez lui. Tu me déposes au passage ?

— Oh, roucoule ma sœur. Une soirée romantique ?

— Non, Malou. On parle de mon meilleur ami !

— Vous couchez ensemble, quand même...

— Par habitude. Combien de fois vais-je devoir te répéter que nous ne sommes pas amoureux ? C'est juste... facile. On se connaît depuis toujours, c'est notre voisin...

— Gilles est un mec génial, gentil et attentionné.

— Il l'est, mais pas pour moi. Je te rappelle qu'il vibre à l'idée de reprendre la ferme de ses parents, alors que moi...

— Tu rêves de partir loin de notre cambrousse, je sais. Mais à viser la lune, tu risques de te casser la gueule dans le tas de fumier, philosophe-t-elle en arrêtant la voiture devant le portail des Billaud.

Je me contente de lui envoyer un baiser, et pénètre dans la cour. Au moins, j'échappe à ma famille pour quelques heures, ainsi qu'à leur discussion favorite : Noël.

À partir du moment où le sapin est installé, le temps suspend son vol à Petit-Bois. Du 17 décembre au 1^{er} janvier, la commune entière se transforme en village du père Noël, et la grange aménagée, prêtée par les parents de Gilles, en devient l'élément central. Chaque soir, une veillée y est organisée, ainsi qu'un marché de Noël ouvert à tous, et destiné à financer la fameuse soirée de Noël. Les quarante habitants s'en donnent à cœur joie... Ils ont même créé une association afin de se consacrer au projet tout au long de l'année. Leur principal objectif consiste à devenir le village de Noël de campagne le plus connu de France.

Est-ce que ça m'enchanté ? Autant que de m'arracher les poils du nez à la pince à épiler. Leur passion me fait honte, et j'y participe contre mon gré depuis ma naissance. En boudant, la plupart du temps, pour bien montrer ma désapprobation.

La grange est plongée dans l'obscurité, à l'exception du sapin qui, caché sous les vingt mètres de guirlande électrique, brille à intervalles réguliers, et d'un chemin de bougies qui s'étend jusqu'à une table dressée pour deux.

— Surprise ! s'exclame Gilles en surgissant derrière moi.

Je sursaute.

— Une surprise ? En quel honneur ?

— A-t-on besoin d'une raison particulière ? dit-il avec un sourire un peu trop grand pour me sembler naturel. Je nous ai préparé un dîner. Salade de pommes de terre, cubi de rosé, et même du pâté que j'ai acheté à Hector...

— Dans la grange ? Mais il fait trois degrés !

— N'exagère pas, le brasero a chauffé, et j'ai prévu des couvertures. Et puis ici, le cadre est plus intime, plus... magique.

Il m'enveloppe d'un plaid en fourrure synthétique et me tend un verre de vin.

J'ai une vue directe sur le sapin et la décoration hyper kitsch de la salle. Assurément, nous n'avons pas la même définition de « magique ».

— Dans ta chambre aussi, on a de l'intimité... Pourquoi tu veux qu'on passe la soirée ici ?

Le visage de mon ami se crispe.

— Parce que, en fait, je...

— C'est quoi tous ces mystères ? Gilles, dis-moi ce qui se passe.

Le front plissé, les doigts noués, il inspire bruyamment.

— Il faut qu'on parle, lâche-t-il soudain.

Ma salive se bloque dans ma gorge.

— D'accord, mais...

— Et... ne m'interromps pas, s'il te plaît.

Toute personne normalement constituée sait qu'une discussion débutant par « Il faut qu'on parle » n'augure jamais rien de bon. Malgré tout, je tente d'alléger l'ambiance en mimant la couture de

ma bouche avec du fil. Je jette l'aiguille imaginaire en voyant la tête de Gilles. Ça a l'air vraiment grave. En a-t-il assez de notre relation qui ne mène nulle part ? Veut-il cesser nos parties de jambes en l'air régulières ? Ou pire : est-il malade ?

Les loupiotes du sapin, en passant du vert au rouge puis au bleu, lui donnent un air blafard, et vu la façon dont il se dandine, comme s'il avait un besoin urgent de se rendre aux toilettes, j'en viens à me faire du souci pour sa prostate. Je bois mon verre d'une traite et m'en ressers un autre.

— Bien, je t'écoute.

Il ferme les paupières, renifle, se triture les mains et enfin, il se met à parler.

— Ellie. Depuis vingt-quatre ans, nous partageons tout, et tu as toujours été la seule, même si j'ai embrassé Anne quand tu sortais avec Ben. Aujourd'hui, tu prends toute la place dans mon grand cœur d'agriculteur. C'est la raison pour laquelle je voudrais qu'on élève vraiment les cochons ensemble et que les vaches soient bien gardées. Je veux te voir le matin avant d'aller ramasser les œufs, le midi dans ma cuisine, le soir sur notre canapé. Bref, je te veux dans ma vie.

Sa tirade finie, Gilles pose un genou à terre et brandit une énorme bague. Je me raidis.

— Éléonore, veux-tu m'épouser ?

Pour une fois, je ne sais pas quoi répondre, mais je présume que ce n'est pas le moment de plaisanter. Une demande en mariage, c'est sérieux.

Gilles me fixe de ses grands yeux marron qui clignent sous ses sourcils en bataille, retenant sa respiration. Il va finir par manquer d'oxygène et tomber comme une mouche sous l'assaut d'une queue de vache.

— Gilles, je... toi et moi... Je croyais qu'on était au clair sur, enfin par rapport à... On est amis, non ?

Un éclair de tristesse traverse ses prunelles.

— Je ne suis pas assez bien pour toi, c'est ça ? lance-t-il, la voix chevrotante.

— C'est pas toi, Gilles, c'est...

— Laisse tomber, dit-il en se relevant brusquement et en quittant la grange comme s'il avait le diable aux trousses.

Je me précipite pour le suivre, mais me prends les pieds dans le plaid et m'étale comme une crêpe au sol. Le temps de me dépêtrer, de balancer la couverture à la hâte et de sortir, il a disparu de mon champ de vision.

Après avoir fait trois fois le tour du village, je finis par le rattraper, juste au bout de la rue, marchant tel un zombie en direction de chez lui. Je le dépasse et me mets en travers de son chemin.

— Attends-moi !

— T'attendre ? éructe-t-il. Je ne fais que ça, depuis toutes ces années. Attendre que tu perces dans le cinéma, que tu cesses de me voir comme un ami et plus quand affinités, ou que tu arrêtes de croire que la vie est un film... Mais j'en ai marre. Maintenant, je veux avancer. Et là, tout de suite, je veux rentrer chez moi.

Je le retiens.

— Gilles, on est jeunes, y a pas le feu au lac, on...

Son regard dérive derrière moi, ses yeux s'écarquillent :

— Putain, si, y a le feu !

Interloquée, je me retourne et manque de m'évanouir de stupeur. Des flammes lèchent les murs de

la grange, se propageant vers le toit. De gros nuages de fumée s'élèvent, laissant derrière eux une odeur de cochon grillé. Gilles se précipite en hurlant, au moment où ses parents débarquent en pyjama, paniqués. Les voisins, alertés par les cris, accourent eux aussi. Quelqu'un appelle les pompiers, un autre nous fait reculer au cas où la bâtisse s'écroulerait complètement. Je suis tétanisée. Comme si mon esprit volait au-dessus de la scène, je vois les villageois arriver les uns après les autres, rapidement suivis par les pompiers qui tentent de maîtriser l'incendie. Tout cela semble irréel.

Au bout de quelques minutes qui ont duré des heures, à moins que ce ne soit l'inverse, les pompiers remballent leur matériel. Le spectacle fait peine à voir. Des morceaux de ce qu'il reste du toit menacent encore de tomber, et les murs de la grange sont soit à terre, soit trempés. Une forte odeur de cramé nous oblige à cacher nos visages avec une écharpe ou dans nos cols de manteau. Et tel un ultime symbole de ce Noël gâché par les flammes, l'immense sapin s'est transformé en un ridicule tas de cendres. La sidération m'a clouée sur place, et je me rends compte que ma sœur me tient dans ses bras seulement lorsqu'elle se met à sangloter :

— Ellie, quelle horreur, j'ai cru que vous étiez à l'intérieur. Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande ma sœur.

— Je ne sais pas...

Tout à coup, je visualise le chemin de bougies, si proche du sapin, et le plaid synthétique que j'ai laissé par terre dans mon empressement à rattraper Gilles. Et je réalise que c'est entièrement ma faute.

— T'es fière de toi ?

Gilles se dresse devant moi, l'air plus furieux que la fois où on a collé son tracteur dans le ravin parce que j'avais omis d'enclencher le frein à main. Il se met à vociférer en gesticulant comme un pantin désarticulé.

— Tu n'avais pas assez brisé ma vie comme ça ? Grâce à toi, je n'ai plus de grange, et Noël est cuit.

Tous les regards convergent vers nous, lourds de reproches. Les commères du village se pressent les unes contre les autres, tels des volatiles cancanant dans la basse-cour.

— Gilles, s'il te plaît !

— Tu sais quoi, tu n'as aucun talent, sauf pour foutre la merde partout où tu passes. Va-t'en, on n'a pas besoin de toi. Surtout pas moi.

Je relève la tête pour chercher du soutien auprès de ma famille. Mon père, les épaules voûtées, fixe les restes de la grange. Ma mère serre Mme Billaud dans ses bras. Même mamie Jacqueline n'ose pas me regarder. La gorge nouée, je pique un sprint jusqu'à la maison, balance des affaires dans un sac, et pianote à toute vitesse sur mon téléphone :
« M. Priotto, j'accepte votre proposition. »

Il était une fois dans l'Ouest

C'est fou comme une vie peut basculer d'un côté ou d'un autre en quelques heures. Il y a à peine deux jours, j'étais le Grinch qui détruisait le Noël de mon village, et me voilà maintenant comme une enfant qui découvre ses cadeaux sous le sapin. Évidemment, on n'est pas dans un conte de fées, et il est possible que mes oreilles sifflent pendant mon séjour, mais ma famille a été unanime : c'était une bonne idée que je ne remette pas les pieds à Petit-Bois jusqu'à la nouvelle année. D'ici là, Gilles aura digéré les derniers événements, les commères se seront lassées, et j'aurai une belle somme d'argent pour aider à me faire pardonner. C'est ainsi que je suis partie, avec, en quelque sorte, l'aval de mes parents, même si j'ai légèrement dû déguiser la vérité, clause de confidentialité oblige. Ils me pensent donc envolée dans un bled paumé

en Italie pour jouer dans un film d'art et d'essai. J'ai ajouté que je n'aurais aucune possibilité de les joindre, afin de ne pas trop avoir à m'inventer une vie parallèle. S'ils me voyaient ! Je souris à mon reflet dans le miroir de courtoisie. Une couleur brune et une coupe moderne ont remplacé mon blond sage et terne, un bronzage artificiel a pris la relève de mon blanc laiteux, mes dents ont été blanchies et je porte des lentilles marron. Je suis devenue Lindsay Hamilton, actrice. Et je suis en Californie ! Je lâche un couinement extatique.

Au volant de sa Chevrolet, Veronica Doe, une petite rousse au visage à moitié caché par d'immenses lunettes de soleil, missionnée par Priotto, me regarde de biais. C'est à peine si elle m'a dit trois phrases depuis qu'elle m'a récupérée à l'aéroport de Los Angeles. Loin de m'en formaliser, j'en profite pour admirer le paysage mythique qui défile par la vitre. Les boulevards deviennent des rues qui se rétrécissent pour former des ruelles exiguës. Toutes les dix secondes, je me retiens pour ne pas crier. Je viens d'apercevoir les lettres de Hollywood entre deux arbres !

Alors que nous traversons un quartier résidentiel, Veronica s'arrête devant un portail qui s'ouvre sur une large allée bordée de palmiers. Au fond, se dresse une immense maison cubique. Près de l'enceinte en pierre, deux répliques miniatures de la villa doivent servir de bureaux ou de dépendances pour accueillir les amis de passage.

— Bien, lâche mon accompagnatrice en me tendant un trousseau de clés et un cahier à spirale. Les consignes sont dans ce carnet, et Christian joue dans le jardin. Il viendra gratter à la porte à l'heure

de sa gamelle. Toi, tu restes ici et tu te montres discrète. OK ?

Eh bien, on peut dire que l'accueil est chaleureux !

— Et si j'ai besoin de te joindre ?

— C'est moi qui t'appellerai.

Je hoche la tête, sors de la Corvette avec mon gros sac à main de marque offert par Priotto's Talents et la regarde démarrer en trombe alors que le portail se referme.

Une drôle d'impression me comprime la poitrine. Je suis seule, devant une villa de luxe qui ne m'appartient pas. C'est presque sur la pointe des pieds que je pénètre dans la maison.

L'entrée s'ouvre sur un séjour lumineux et une cuisine ultra moderne. L'attrait principal réside en un gigantesque plafond de verre qui offre une vue imprenable sur le fond d'une piscine située en *rooftop*. On peut ainsi contempler les nageurs éventuels depuis le confort de l'énorme canapé en cuir. Cerise sur le gâteau, il n'y a pas l'ombre d'un sapin de Noël. Je continue ma visite en restant sur le seuil de chaque pièce, comme si quelqu'un allait me prendre en flagrant délit d'imposture. Assise du bout des fesses sur le bord d'un lit *king size* censé être le mien, je feuillette le carnet et ce qui ressemble à un planning. Jouer la doublure d'une femme riche ne semble pas compliqué. Je veux bien postuler pour en faire mon métier, si ça existe. Après tout, j'ai peut-être enfin trouvé le meilleur rôle de ma vie. Nager quelques longueurs dans la piscine chauffée, bouquiner sur un transat... Pour moi qui vis dans une ferme où la paresse est passible d'un conseil de famille, cela ressemble à s'y méprendre à un séjour